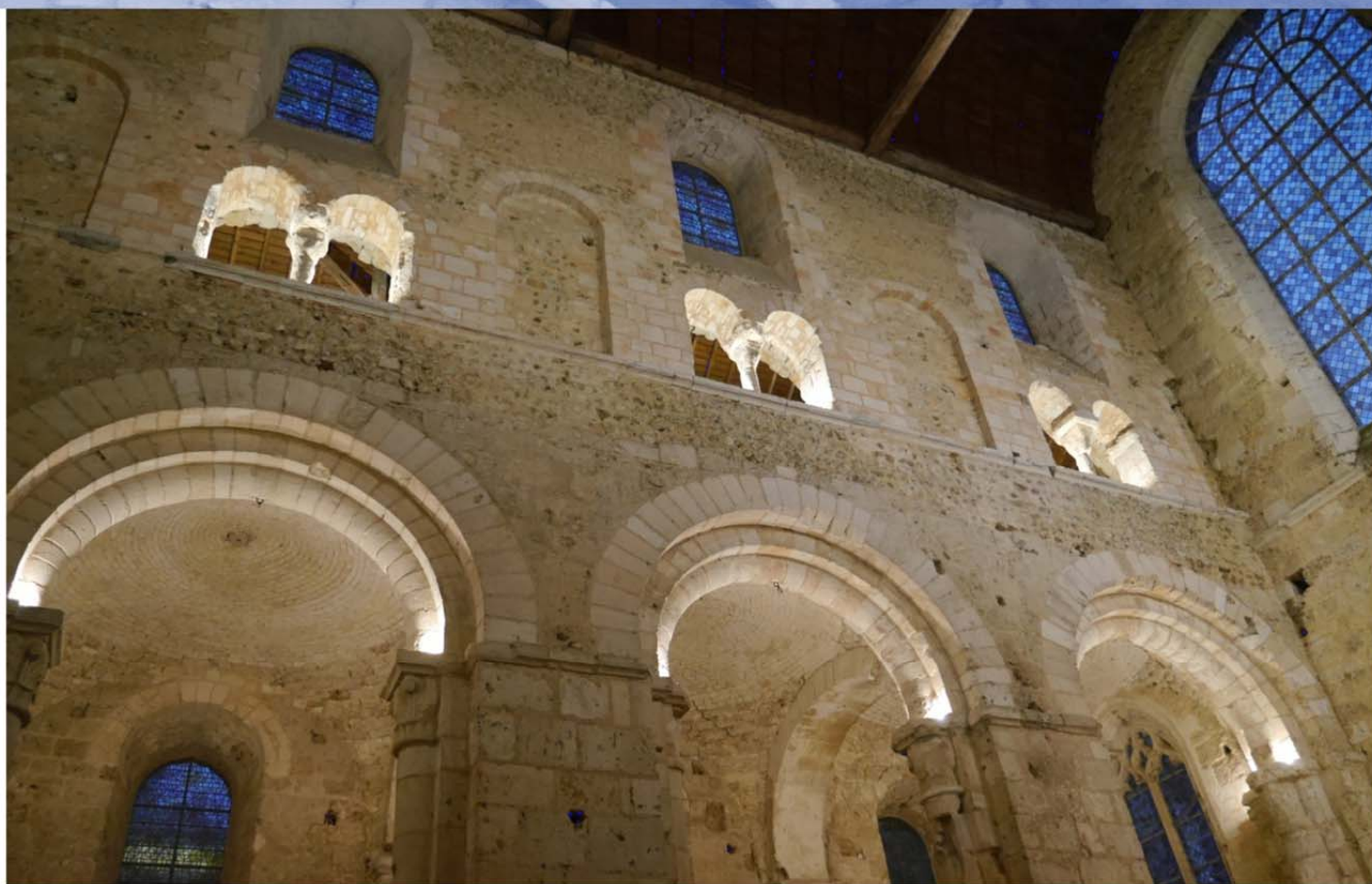


LES NUITS ALEXANDRINES IL ÉTAIT UNE FEMME...

BERNAY



Visites-lectures du patrimoine
Édition 2016

**VILLES
& PAYS
D'ART &
D'HISTOIRE**

LES NUITS ALEXANDRINES

IL ÉTAIT UNE FEMME

BERNAY, VILLE D'ART ET D'HISTOIRE

Bernay appartient au réseau des Villes et Pays d'art et d'histoire depuis 2012. Elle est le seul territoire de l'Eure à disposer de ce précieux label qui vient souligner une politique remarquable de valorisation du patrimoine à l'attention des publics.

La ville a conservé un patrimoine important : les nombreuses façades à pans de bois, les cours d'eau aménagés, les lavoirs, les églises et leurs œuvres d'art, l'abbaye – joyau de l'art roman normand – sont autant de patrimoine qui donne à la ville son charme si pittoresque.

Ce patrimoine est bien visible et tangible mais, pour celui qui arpente ses rues et en saisit l'ambiance, il en est un autre, immatériel et pourtant bien présent : Bernay a une âme littéraire. En témoigne le succès des animations de la médiathèque et la vitalité associative qui donnent vie à la poésie...

LES NUITS ALEXANDRINES

En 2014, Bernay, Ville d'art et d'histoire, a initié une démarche originale visant à associer patrimoine littéraire et architectural : des textes sont contés, chacun face à un monument en cohérence avec le sujet. Ainsi, chaque extrait anime un monument, chaque monument incarne un texte, les uns et les autres devenant les cailloux blancs semés pour cheminer dans l'art, à travers l'histoire de la pensée et des émotions humaines. Ce sont les *Nuits alexandrines*, ainsi nommées en hommage à Alexandre de Bernay, inventeur du dodécasyllabe - vers de 12 pieds - et natif de la ville.

Cette année, les *Nuits alexandrines*, ont entraîné les visiteurs et les Bernayens à la découverte des images de la femme dans la ville et dans la littérature.... À leur demande, nous mettons la sélection de ces textes à leur disposition....

Bonne lecture !

RENDEZ-VOUS BERNAY



SEPTEMBRE
DÉCEMBRE
2016

VILLES
& PAYS
D'ART &
D'HISTOIRE

DECOUVERTES

Bernay, Ville d'art et d'histoire, propose de nombreuses animations : visites découvertes ; visites thématiques ; visites événements... pour apprendre les secrets du patrimoine

Au musée des Beaux-Arts, de nombreuses activités sont proposées pour les visiteurs de tous âges : ateliers, animations ludiques et visites accompagnées.

L'ensemble de la programmation patrimoniale de Bernay, Ville d'art et d'histoire est renseigné dans les livrets *Rendez-vous*.

Programmation de Bernay, Ville d'art et d'histoire
à saisir aux points d'accueils de la Ville de Bernay
ou dans les offices de tourisme, musées, sites
et monuments de Normandie

LE ROMAN D'ALEXANDRE ALEXANDRE DE BERNAY - 12^E SIECLE

Alexandre, natif de Bernay, est l'inventeur du dodécasyllabe (vers de 12 pieds), utilisé dans le Roman d'Alexandre - d'où son nom d'alexandrin. Ce roman est une biographie d'Alexandre le Grand dont la vie est donnée en exemple pour l'éducation des princes, c'est un des best-sellers du Moyen Âge.

*Au matin par son l'aube monterent li baron,
Li conduis les en guie droit a Occeanon.
Une merveille virent tel com nos vos diron :
Sor la rive de l'eaue el ros et el sablon
Lor aparurent femes, mais il ne sorent dont,
Car plus de cinc jornees d'entor et d'environ
Ne peüst on trover ne borde ne maison
Ne chastel ne cité ne habitacion ;
En l'eaue conversoient a guise de poisson
Et sont trestoutes nues si lor pert a bandon
Quanque nature a fait enfresi c'au talon ;
Li chevel lor luisoient com pene de paon,
Ce sont lor vesteüres, n'ont autre covrison.
Tant par estoient beles et gente façon
Que de la biauté d'eles ne sai dire raison.*

*Quant virent cil de l'ost que si beles estoient
Ne por paor des homes pas ne se reponoient -
Quand trop en i aloit en l'eaue se metoient,
Et qant ils retornoient si se raparisoient,
Les petites Compaignes tres bien les atendoient,
Qant il ierent o eles volentiers i gisoient -
Cil les covoitent tant qu'a paine s'en partoient.
Qant il ierent si las que fere nel pooient,
Volentier s'en tornassent, mais eles les tenoient ;
Celes levoient sus, en l'eaue les traioient,
Tant les tienent sor eles qu'eles les estaingnoient.*

*Quatre s'en eschaperent qui au roi sont venu,
Le convine des femes content qu'il ont veü
Et de lor compaignon com ils sont retenus ;
Ne repaierront mais, noïés sont et perdus.*

**De bon matin, dès l'aube, les barons montent en selle
Et leur guide les mène tout droit à l'Océan.
Ils virent une merveille que je vais vous conter.
Sur la rive de l'eau, dans le sable et les roseaux
Leur apparaissent des femmes, venues on ne sait d'où ;
À plus de cinq journées de marche
On n'aurait pas trouvé la moindre maison,
Ni château, ni cité, ni tout autre logis.
Elles vivent dans l'eau comme des poissons
Entièrement nues et, de la tête aux pieds,
On peut voir tous les dons que la nature leur a faits
Leur chevelure brille comme les plumes du paon :
C'est leur seul vêtement, rien d'autre ne les couvre.
Elles sont si belles et si gracieuses
Que je n'arrive pas à traduire leur beauté.**

**Les soldats les voient merveilleusement belles,
Sans peur des hommes, sans désir de se cacher :
Quand ils viennent trop nombreux, elles s'immergent,
Mais dès qu'ils s'éloignent, les petites compaignes
Reviennent à la surface pour les attendre.
Ils s'empressent alors de s'unir à elles
Et plein de désir ne veulent plus les quitter.
Mais quand ils sont si las qu'ils ne peuvent plus rien faire
Et qu'ils voudraient repartir, elles les tiennent bien ;
Elles se redressent et les entraînent dans l'eau,
Les serrant contre elles jusqu'à les étouffer.**

**Quatre rescapés viennent conter au roi
La conduite des femmes qu'ils ont bien vue :
Leurs compaignons sont pris
Et ne reviendront jamais ; ils sont morts noyés.**

LAI DE LANVAL

MARIE DE FRANCE – V. 1160

Marie de France est une femme lettrée, la première à écrire en langue française (Héloïse écrivait en latin). Elle vit en France et surtout en Angleterre, à la cour d'Henri II Plantagenêt (1133-1189). Elle écrit vraisemblablement ses lais dans les années 1160

Lanval, chevalier de la table ronde rencontre une femme d'une richesse et d'une beauté magiques qui devient son amante. De retour à la cour du roi Arthur, Lanval repousse les avances de Guenièvre qui, vexée, lui reproche de ne pas aimer les femmes ; piqué au vif, il lui annonce être épris d'une femme qui la surpasse. Guenièvre enjoint alors son époux de punir Lanval. Un procès est intenté : on exige de contempler l'amante de Lanval, seul moyen de le disculper de l'offense. Pendant le procès, des servantes, plus belles les unes que les autres viennent, par paires, annoncer l'arrivée de leur maîtresse. Les dernières servantes arrivent, elles égalent la reine Guenièvre en beauté.

Le monarque les fit conduire vers leurs compagnes, et comme s'il eût craint que Lanval n'échappât à sa vengeance, il presse le jugement, et ordonne qu'il soit rendu sur-le-champ. La reine se courrouçait de ce qu'il ne le fût point encore.

On allait donc le prononcer lorsque de bruyantes acclamations indiquent l'arrivée de la dame, qui venait d'être annoncée. Elle était d'une beauté surnaturelle et presque divine. Elle montait un cheval blanc si admirable, si bienfait, si bien dressé, que sous les cieus on ne vit jamais un si bel animal. L'équipage et les harnois étaient si richement ornés qu'aucun souverain de la terre ne pouvait s'en procurer un pareil, sans engager sa terre et même la vendre. Un vêtement superbe laissait apercevoir l'élégance de sa taille, qui était élevée et noble. La beauté de sa peau, la blancheur de son teint, qui surpassait celle de la neige sur les arbres, ses yeux bleus, ses lèvres vermeilles, ses sourcils bruns, et sa chevelure blonde et crêpée étaient d'une beauté indescriptible. Revêtue d'un manteau de pourpre grise qui flottait derrière ses épaules, elle tenait un épervier sur le poing, et était suivie d'un lévrier. Il n'y avait dans la ville ni petit, ni grand, ni jeune, ni vieux, qui ne fût accouru pour la voir passer ; et tous ceux qui la regardaient étaient embrasés d'amour. Les amis de Lanval viennent sur-le-champ le prévenir de l'arrivée de la dame. « Pour le coup, c'est elle, c'est votre maîtresse, vous serez délivré enfin ; car celle-ci est la plus belle femme qui soit au monde ». [...] Les barons jugèrent d'un commun accord que Lanval avait entièrement prouvé son droit. Sitôt qu'il fut acquitté, la dame fait ses adieux et se dispose à partir malgré les pressantes sollicitations du monarque et de sa cour, qui voulaient la retenir. Dehors la salle était un grand perron de marbre gris, il servait pour monter à cheval ou pour en descendre aux seigneurs qui se rendaient à la cour. Lanval monta dessus, et lorsque la dame sortit du palais, il sauta sur son cheval et sortit avec elle.

Les Bretons rapportent que la fée emmena son amant dans l'île d'Avalon où ils vécurent longtemps forts heureux. On n'en a point entendu parler depuis, et quant à moi, je n'en ai pas appris davantage.

L'AUTRE MATIN

THIBAUT LE CHANSONNIER – XIII^E SIÈCLE

Thibaut IV, comte de Champagne naît en 1201. Il grandit à la cour de France avec le futur Saint-Louis, sous la houlette pieuse de la régente Blanche de Castille. On lui connaît 71 œuvres dont 37 chants d'amour mais le sujet de la plupart de ses chants courtois est la Vierge, dont il se présente comme vassal. Il écrit en langue d'Oïl, et n'hésite pas à se moquer de l'archétype courtois comme il le fait dans la pastourelle suivante. Il meurt en 1253, roi de Navarre dont il a hérité par son oncle.

L'autre matin,
Entre un bois et un verger
Une bergère j'ai trouvé.
Pour se distraire, elle chantait
Une chanson de printemps :
« Ici le mal d'amour me tient ».
Je m'empresse aussitôt
Pour écouter son chant,
Et lui dis sans délai :
« Belle, Dieu vous donne le bonjour ! »

Aussitôt et sans hésiter,
Elle me rendit mon salut.
Elle avait de la fraîcheur et de belles couleurs,
Et j'eus envie de l'aborder :
« Belle, si vous m'aimez,
Vous aurez de moi riche toilette. »
Elle me répond : « Mensonge !
Les chevaliers sont des menteurs !
J'aime mieux Perrin, mon berger
Qu'un gentilhomme menteur. »

« Belle, ne dites pas cela !
Les chevaliers sont très vaillants !
Qui donc sait avoir une amie
Et la traiter suivant ses rêves
Mieux qu'un chevalier ou un gentilhomme ?
L'amour d'un rustre de berger
Certes ne vaut pas plus qu'un bouton.
Alors laissez-le tomber

Bernay, Ville d'art et d'histoire

Et aimez-moi ! Je vous le promets,
De moi vous aurez des cadeaux de prix ! »

« Seigneur, par sainte Marie,
Vous parlez pour rien !
Ils ont menti à tant de dames,
Vos chevaliers perfides !
Trop de faussetés et de mauvaises pensées !
Ils valent encore moins que Ganelon !
Je retourne en ma maison
Car Perrinet m'y attend.
Il m'aime loyalement de tout son cœur.
Arrêtez vos beaux discours ! »

Je comprenais bien que la bergère
Ne voulait pas de moi.
Je lui fis une très longue prière,
Mais rien n'y fit.
Alors je la serrai pour l'embrasser,
Mais elle poussa un grand cri :
« Perrinet ! Au traître ! Au traître ! »
Du bois viennent des cris,
Aussitôt je la laisse
Et je m'en vais sur mon cheval.

ENVOI

Quand elle me vit m'en aller,
Elle me dit d'un ton moqueur :

Nuits alexandrines 2016 : *Il était une femme*

« Les chevaliers sont vraiment courageux ! »

LES QUINZE JOIES DE MARIAGE

ANONYME- DÉBUT DU XV^E SIÈCLE

Le caractère misogyne très poussé du texte resté anonyme, qui est caractéristique du discours de l'Église (réactionnaire à la littérature courtoise), a poussé les spécialistes à l'attribuer au milieu clérical. L'auteur pourrait être un moine ou un prêtre de la région des Flandres. Les détails et événements mentionnés dans le texte permettent de le placer au début du XV^e siècle.

La cinquième joie de mariage arrive lorsque le brave homme qui est marié a été maté, las des grandes fatigues et des lourdes peines qu'il a endurées et supportées pendant longtemps ; les ardeurs de sa jeunesse se sont beaucoup refroidies. De plus, il se trouve qu'il a une femme d'un milieu plus élevé que le sien ou bien une femme plus jeune, deux points très importants, car il n'y a pas de moyen plus sûr de se détruire que de se laisser prendre dans ces deux sortes de liens. En effet, ce sont des choses incompatibles, et vouloir les accorder, c'est agir contre nature et contre la logique. Parfois, ils ont des enfants, mais ils peuvent aussi ne pas en avoir. La dame, néanmoins, ne s'est pas donnée autant de peine que le mari plein de sagesse qui, lui, s'est épuisé au travail pour qu'elle ne manque de rien et puisse avoir les toilettes qu'elle voulait toujours coquettes et de très grand prix. Et encore, s'il n'y avait que cela, mais il doit toujours faire davantage, car elle ne veut pas rabaisser sa lignée, et le mari se tient très honoré de ce que, grâce à Dieu, il a pu l'avoir pour femme. Et il arrive souvent, dans leurs disputes, qu'elle lui dise, comme pour le provoquer, que ses amis ne la lui ont pas donnée pour qu'il la mette sur la paille, qu'elle sait bien de quelle grande famille elle est issue, que, quand elle voudra écrire à ses frères ou à ses cousins, ils viendront aussitôt la chercher. C'est pourquoi, malgré les paroles qui sortent de sa bouche, il n'ose porter la main sur elle.

LA CITE DES DAMES

CHRISTINE DE PISAN - 1405

Native de Venise, en 1364, Christine de Pisan une française érudite de la haute société. Veuve, la poétesse vit de sa plume, qui rivalise avec les hommes sur les terrains de la philosophie et de la politique. Elle débat sur les textes misogynes de Jean de Meung (le *Roman de la rose*). Son œuvre majeure est *La Cité des dames* dans laquelle elle démontre que la femme joue un rôle dans la société.

Christine meurt en 1418. Très connue en son temps, elle tombe dans l'oubli pendant le XVIe siècle. Il faut attendre l'émergence du féminisme pour que la réputation de Christine de Pisan renaisse de ses cendres dans les années 1980.

Et vous, chères amies qui êtes mariées, ne vous indignez pas d'être ainsi soumises à vos maris, car ce n'est pas toujours dans l'intérêt des gens que d'être libres. [...].

Que celle qui a un mari doux, bon et raisonnable, et qui l'aime d'un véritable amour, remercie le Seigneur, car ce n'est pas là une mince faveur, mais le plus grand bien qu'elle puisse recevoir sur cette terre [...]

Quand à celle dont le mari n'est ni bon ni méchant, elle doit elle aussi remercier le Seigneur de ne pas lui en avoir donné un pire, elle doit faire tous ses efforts pour modérer ses excès et pour vivre paisiblement selon leur rang.

Et celle dont le mari est pervers, félon et méchant doit faire tout son possible pour le supporter, afin de l'arracher à sa perversité et le ramener, si elle le peut, sur le chemin de la raison et de la bonté ; et si, malgré tous ses efforts, le mari s'obstine dans le mal, son âme sera récompensée de cette courageuse patience, et tous les béniront et prendront sa défense. [...]

Et vous, jeunes filles qui êtes vierges, soyez pures, sages et discrètes. Restez sur vos gardes ; les méchants ont déjà tendu leurs filets. Que vos yeux soient baissés, vos bouches avaries de paroles ; que la pudeur inspire tous vos actes. Armez-vous de vertu et de courage contre toutes les ruses des séducteurs et fuyez leur compagnie.

Et vous, les veuves, que vos habits, votre maintien et vos paroles soient honnêtes. Soyez pieuses dans vos actes comme dans vos mœurs. Modérez vos besoins, armez-vous de patience, vous en aurez bien besoin ! Soyez fortes et résolues face aux tribulations et aux difficultés matérielles. Restez humbles de caractère, d'aspect et de paroles, et charitables dans vos actes.

Enfin, vous toutes, mesdames, femmes de grande, de moyenne ou d'humble condition, avant toute chose restez sur vos gardes et soyez vigilantes pour vous défendre contre les ennemis de votre honneur et de votre vertu. Voyez, chères amies, comme de toutes parts ces hommes vous

Nuits alexandrines 2016 : *Il était une femme*

accusent des pires défauts ! Démasquez leur imposture par l'éclat de votre vertu ; en faisant le bien, convainquez de mensonge tous ceux qui vous calomnient.

LES VOLUPTUEUSES

MARGUERITTE DE VALOIS - 1547

Née en 1553, fille d'Henri II et de Catherine de Médicis, sœur de trois rois de France, elle est mariée, pour raison d'Etat, à Henri de Navarre, qui monte sur le trône en 1589, sous le nom d'Henri IV. Le mariage est cassé en 1599 car elle est stérile (et s'oppose politiquement aux rois). Lettrée, éduquée, sensible à la philosophie grecque et à Platon, elle écrit sur la suprématie de l'amour platonique sur l'amour physique. Assez indépendante d'esprit, elle devient la cible de rumeurs et calomnies dès son temps qui persistent et s'amplifient jusqu'au XIX^e siècle. Elle meurt en 1615. Dans *Les voluptueuses* (1547), elle décrit des attitudes de vie grâce à quatre personnages féminins, dont la mondaine :

« J'aime mon corps, demandez moi pourquoi :
Pour ce que beau et plaisant je le vois ;
Quant à mon âme qui est dedans cachée,
Je ne puis la toucher d'œil ni de doigt.
Ce m'est tout un, point n'y suis empêchée.
Âme soit âme à qui l'a bien cherchée,
Mon corps est corps, je le sens vivement.
S'il a du mal, j'en suis toute fâchée,
S'il a du bien, j'en ai contentement.
Je le pare et dore
Accoutre et décore
De tous ornements,
Je le pare et farde,
Remire et regarde,
Voire à tous moments.

De le tenir sain,
C'est tout mon dessein,
Car je veux qu'il vive.
De mélancolie
Et de maladie
Pour lui je suis craintive.
Je lui cherche joie,
Et ne veut qu'il voie
Rien qui lui déplaie. [...]
Bref, tout mon penser,
C'est de l'avancer
En plaisir parfait,
Par peine non grande,
De ce qu'il demande
Le rends satisfait »

Nuits alexandrines 2016 : *Il était une femme*

DIE LORELEI®

HEINRICH HEINE – 1824

Heinrich Heine naît en 1797 à Düsseldorf, c'est l'un des plus grands écrivains allemands. Il a une vie parisienne et fréquente les romantiques français, comme son ami, Gérard de Nerval qui traduit sa poésie en français. Il est considéré comme le « dernier poète du romantisme » et celui qui réussit à passer à un autre style... Il meurt à Paris le 17 février 1856.

Son œuvre célèbre parmi toutes est la *Lorelei*, l'histoire d'une jeune femme qui, par sa beauté, conduit les navigateurs à leur perte.

*Ich weiß nicht, was soll es bedeuten,
Daß ich so traurig bin,
Ein Märchen aus alten Zeiten,
Das kommt mir nicht aus dem Sinn.*

*Die Luft ist kühl und es dunkelt,
Und ruhig fließt der Rhein;
Der Gipfel des Berges funkelt,
Im Abendsonnenschein.*

*Die schönste Jungfrau sitzet
Dort oben wunderbar,
Ihr gold'nes Geschmeide blitzet,
Sie kämmt ihr goldenes Haar,*

*Sie kämmt es mit goldenem Kamme,
Und singt ein Lied dabei;
Das hat eine wundersame,
Gewalt'ge Melodei.*

*Den Schiffer im kleinen Schiffe,
Ergreift es mit wildem Weh;
Er schaut nicht die Felsenriffe,
Er schaut nur hinauf in die Höh'.*

*Ich glaube, die Wellen verschlingen
Am Ende Schiffer und Kahn,
Und das hat mit ihrem Singen,
Die Loreley getan.*

LORELEI

GERARD DE NERVAL – 1824

Gérard Labrunie naît en 1808 à Paris. Son père est médecin militaire, en pleine période napoléonienne. Il est confié à une nourrice près de Mortefontaine, où vit son grand oncle maternel, car ses parents suivent l'armée en Pologne où sa mère décède en 1810. Gérard est élevé par son grand-oncle pendant quatre ans encore, puis lui et son père s'installent à Paris. Gérard rentre au collège où il écrit ses premières œuvres et prend part à la vie et aux polémiques littéraires. Ses œuvres ont des succès très inégaux, pour gagner sa vie, de plus en plus péniblement, il assure les traductions des œuvres de son ami Heinrich Heine, dont *Lorelei*.

Mon cœur, pourquoi ces noirs présages ?
Je suis triste à mourir.
Une histoire des anciens âges
Hante mon souvenir.

Déjà l'air fraîchit, le soir tombe,
Sur le Rhin, flot grondant ;
Seul un haut rocher qui surplombe
Brille aux feux du couchant.

Là-haut, des nymphes la plus belle
Assise, rêve encore ;
Sa main, où la bague étincelle
Peigne ses cheveux d'or.

Le peigne est magique. Elle chante,
Timbre étrange et vainqueur,
Tremblez, fuyez ! La voix touchante
Ensorcelle le cœur.

Dans sa barque, l'homme qui passe,
Pris d'un soudain transport,
Sans le voir, les yeux dans l'espace,
Vient sur l'écueil de la mort.

L'écueil brise, le gouffre enserre,
La nacelle est noyée,
Et voilà le mal que peut faire
Lorelei sur son rocher.

UNE FEMME EST L'AMOUR

GERARD DE NERVAL - 1854

En 1829, pour faire plaisir à son père, Gérard devient stagiaire dans une étude de notaire mais il préfère mener une vie mondano-littéraire active auprès de Théophile Gautier, Victor Hugo... Il participe à la bataille d'Hernani et, en 1830, il lui arrive à plusieurs reprises d'être arrêté au cours de baroufs. En 1841, il connaît deux crises de folies qui le conduisent à l'internement. Rétabli, il part, l'année suivante, en Orient où il cultive son goût pour l'ésotérisme qui marquera ses textes. Il conçoit une image de la femme idéale, tant mère que compagne, imprégnée d'une part de divinité issue des modèles mariaux, bibliques et antiques : une femme complète et accomplie, image de plénitude. Il décède en 1855.

Une femme est l'amour, la gloire et l'espérance ;
Aux enfants qu'elle guide, à l'homme consolé,
Elle élève le cœur et calme la souffrance,
Comme un esprit des cieux sur la terre exilé.

Courbé par le travail ou par la destinée,
L'homme à sa voix s'élève et son front s'éclaircit ;
Toujours impatient dans sa course bornée,
Un sourire le dompte et son cœur s'adoucit.

Dans ce siècle de fer la gloire est incertaine :
Bien longtemps à l'attendre il faut se résigner.
Mais qui n'aimerait pas, dans sa grâce sereine,
La beauté qui la donne ou qui la fait gagner ?

AU BORD DE L'EAU

GUY DE MAUPASSANT - 1876

Né en 1850, Guy grandit dans un contexte stimulant : sa mère, Laure Le Poittevin est très cultivée et fine connaisseuse de la littérature... Entré au lycée de Rouen, Guy fait de la poésie, participe au théâtre et côtoie Flaubert, ami de la famille, dont il devient le disciple. Après la guerre de 1870, installé à Paris et fonctionnaire, il écrit et est publié sous le pseudo de Joseph Prunier. Sa carrière littéraire lui amène le succès mais aux fards de la haute société, qu'il méprise assez, il préfère décrire les personnes plus simples de sa Normandie. Il cesse de publier en 1890 et meurt 3 ans plus tard.

Un lourd soleil tombait d'aplomb sur le lavoir ;
Les canards engourdis s'endormaient dans la vase,
Et l'air brûlait si fort qu'on s'attendait à voir
Les arbres s'enflammer du sommet à la base.

J'étais couché sur l'herbe auprès du vieux
bateau
Où des femmes lavaient leur linge. Des eaux
grasses,
Des bulles de savon qui se crevaient bientôt
S'en allaient au courant, laissant de longues
traces.
Et je m'assoupissais lorsque je vis venir,
Sous la grande lumière et la chaleur torride,
Une fille marchant d'un pas ferme et rapide,
Avec ses bras levés en l'air, pour maintenir
Un fort paquet de linge au-dessus de sa tête.
La hanche large avec la taille mince, faite
Ainsi qu'une Vénus de marbre, elle avançait
Très droite, et sur ses reins, un peu, se
balançait. [...]

Elle choisit sa place, et dans un baquet d'eau,
D'un geste souple et fort abattit son fardeau.
Elle avait tout au plus la toilette permise ;

Elle lavait son linge ; et chaque mouvement
Des bras et de la hanche accusait nettement,
Sous le jupon collant et la mince chemise,
Les rondeurs de la croupe et les rondeurs des
seins.
Elle travaillait dur ; puis, quand elle était lasse,
Elle élevait les bras, et, superbe de grâce,
Tendait son corps flexible en renversant ses
reins. [...]

Une rougeur montait à sa gorge sanguine.
Elle fixa sur moi son regard effronté,
Dégrafa sa chemise, et sa ronde poitrine
Surgit, double et luisante, en pleine liberté,
Écartée aux sommets et d'une ampleur solide.
Elle battait alors son linge, et chaque coup
Agitait par moment d'un soubresaut rapide
Les roses fleurs de chair qui se dressent au
bout.

Un air chaud me frappait, comme un souffle de
forge,
A chacun des soupirs qui soulevaient sa gorge.
Les coups de son battoir me tombaient sur le
cœur ! [...]

L'ANGE DE LA POÉSIE ET LA JEUNE FEMME

SOPHIE D'ARBOUVILLE - 1840

Sophie de Bezancourt naît en 1810 à Paris. Comme sa grand-mère Sophie d'Houdetot y tient un salon littéraire, elle grandit dans cet univers. C'est une femme pudique, qui réserve sa littérature à un cercle d'amis. Elle tient un salon littéraire, place Vendôme à Paris mais suit son mari, le général François d'Arbouville – qu'elle a épousé en 1832 – chaque fois qu'elle le peut selon ses affectations. Sophie est atteinte d'un cancer et, lorsqu'ils sont à Lyon, pendant la révolte ouvrière de 1849, sa santé se dégrade en raison de l'inquiétude qu'elle a pour la sécurité du général. Elle meurt l'année suivante.

L'ange de la poésie et la jeune femme évoquent la difficulté pour une femme d'exposer son intelligence, sa culture et sa créativité dans une société bourgeoise et patriarcale, en plus de sa pudeur à exposer ses sentiments.

Grâce ! Eloigne de moi ton souffle inspirateur !
Ne presse pas ainsi ta lyre sur mon cœur !
Dans mon humble foyer, laisse-moi le silence ;
La femme qui rougit a besoin d'ignorance.
Le laurier du poète exige trop d'effort...
J'aime le voile épais dont s'obscurcit mon sort.
[...]
J'écouterai ta voix, ta divine harmonie,
Et tes rêves d'amour, de gloire et de génie ;
Mon âme frémira comme à l'aspect des cieux...
Des larmes de bonheur brilleront dans mes yeux.
Mais de ce saint délire, ignoré de la terre,
Laisse-moi dans mon cœur conserver le mystère ;
[...]
Qu'aurait-il à donner à la foule légère,
Qui veut qu'avec esprit on souffre pour lui plaire ?
Ma faible lyre a peur de l'éclat et du bruit,

Bernay, Ville d'art et d'histoire

Et comme Philomèle, elle chante la nuit.
Adieu donc ! Laisse-moi ma douce rêverie,
Prends ton vol léger vers ta belle patrie !

L'ange reste près d'elle, il sourit à ses pleurs,
Et resserre les nœuds de ses chaînes de fleurs ;
Arrachant une plume à son aile azurée,
Il la met dans la main qui s'était retirée.
En vain elle résiste, il triomphe... il sourit...
Laisant couler ses pleurs, la jeune femme écrit.

A MON AMI LOUIS LEJEUNE POUR SON IMMORTALITE LOUIS LEFEVRE - 1921

Louis Lefèvre est aujourd'hui un auteur inconnu. Selon la dédicace de son poème, il était lié à Louis Aimé Lejeune, l'artiste qui a réalisé le monument aux morts communautaire de Bernay, inauguré en 1921.

Celle qui tient l'enfant dans son aile fermée

N'est pas la Gloire au bras tragique qui étend

Une épée au-dessus des bataillons chantants

Et dont la bouche clame une marche enflammée

Elle n'est pas non plus la dernière douleur

Qui a touché l'enfant de ses mains sans tendresse

Le geste que voici est presque une caresse

Et les yeux grands ouverts ne versent pas de pleurs

Je ne crois pas non plus qu'elle soit la Patrie

Car ce visage étrange a connu d'autres cieux

Son visage blessé serait plus anxieux

Et sa poitrine, à Elle, aurait été meurtrie

Calme dans la splendeur de l'unique Savoir,

A la fois glorieuse et presque maternelle,

Celle en qui rien ne meurt, l'enveloppant d'une aile

Elève l'enfant mort qui a fait son devoir.

IN MEMORIAM

FLESKY DU RIEUX - 1921

Flesky du Rieux est aujourd'hui un auteur obscur dont l'on peut trouver quelques ouvrages de poésie comme *La Meule* (1928), dans les foires à tout ou en ligne. Son nom, certainement pseudonyme, apparaît quelquefois dans des revues littéraires. Il adresse son poème *In memoriam* directement au maire de Bernay, Auguste Célos, ce qui permet de supposer qu'il avait des liens avec cet homme, avec Bernay... ou tout simplement de l'inspiration et de l'audace.

Ne pleurons par les Morts qui dorment dans la tombe

Laissons-les reposer dans le calme des Soirs ;

Si, devant le Destin, notre rêve succombe

N'allons pas les mêler à nos vains désespoirs ; [...]

Ne pleurons pas les Morts, ils sont dignes d'envie !

Mais pleurons, devant eux, d'être faibles et seuls

Et, dans le tourbillon tragique de la Vie,

D'avoir tissé trop tôt leurs glorieux linceuls !...

Quand l'Archange emporta leur âme sur son aile,

Quand leur Rêve força le ciel à s'entrouvrir,

Ils savaient, ces Géants, que l'une est immortelle

Et que l'autre, par nous, ne devait pas mourir [...]